

au départ, me répéta qu'elle voulait, désormais, revenir souvent nous voir et que, chaque fois, elle amènerait ses enfants.

—N'oublie pas, lui dit-il, qu'ici il y a un refuge pour toi et pour tes enfants, Dieu sait que je lui demande de tout mon cœur la réussite d'André ! Mais, si le malheur vous accablait, n'hésite pas à revenir. Promets-le moi, Rose.

—Oh ! bien certainement, père, répondit Rose. Je vous aime plus encore pour cette sollicitude ; mais rassurez-vous. Vous verrez, vous verrez, que vous n'aurez pas à regretter de nous être venu en aide !

Elle partit. Mon père se laissa tomber sur une chaise. Toute sa fermeté factice l'abandonnait, il me dit en frémissant :

—Martine ! tu avais raison. Dieu entend les malédictions des parents ! Il m'a trop bien écouté !...

## XX

Je m'attendais à revoir ma sœur dans cette même quinzaine; elle me l'avait promis, mais elle manqua à sa promesse, et m'envoya seulement un mot où il était question de dérangement imprévu, sans que, d'ailleurs, aucune date nouvelle fût précisée. Cela me contraria beaucoup ; quinze autres jours passèrent, je ne reçus même plus de lettre.

Sur ces entrefaites, un voyageur de commerce, avec lequel nous avions des relations d'affaires, vint à Iffendic. Je me trouvais seule à la maison lorsqu'il y arriva, mon père étant absent pour deux jours. Nous causâmes pendant quelques minutes ; tout à coup M. Pernot, c'était le nom du voyageur, me demanda si ma sœur s'habituaît à la vie de Paris.

— A la vie de Paris ! m'écriai-je. Que voulez-vous dire ?

Ce fut au tour de M. Pernot de s'étonner.

— Comment, dit-il, vous ignorez que M. et Mme André Portal ont quitté Rennes et se sont installés définitivement à Paris ?

Je ne pus trouver un mot, je ne parvenais même pas à rassembler mes idées.